

La Remonte à Blida, la ville des roses

14 juin 1830, date du débarquement des troupes françaises à Sidi-Ferruch, l'utilité du cheval s'est immédiatement montrée prépondérante dans les activités militaires de l'époque pour mener à bien la conquête territoriale qui s'en est suivi, et que d'autres ont mieux narré que je ne saurais le faire du point de vue historique.

Je m'en tiendrai pour ma part à tenter de vous rapporter ici, le souvenir d'une « institution » très spécifique à Blida, et bien connue de toutes celles et ceux qui ont été « blidéens » avant de devoir quitter notre si belle « cité des roses ».

Dès le début de la « conquête », les régiments de « Chasseurs d'Afrique », de « Spahis », de « Zouaves montés » réclament beaucoup de chevaux.

Leurs interventions sur tous les terrains de guerre où ils sont appelés « consomment » ces animaux qu'il faut remplacer rapidement.

Les éleveurs de chevaux métropolitains y voient une belle opportunité de vendre leurs productions, et l'armée de métropole qui cherche ce produit l'acquiert en quantité et le transfère de l'autre côté de la Méditerranée.

Mais comme pour les hommes qui en faisaient les frais, les pauvres chevaux ne résistaient pas à notre climat, à nos moustiques et à l'absence de verts pâturages. S'ajoutant à cela, la « dourine », MST installée de manière endémique dans ces contrées et qui faisait des ravages sur ces populations outre-méditerranéennes du Nord. Sans oublier les terrains caillouteux qu'ils devaient parcourir, et qui

les faisaient périr harassés de fatigue et fourbus.

La tentative d'implantation des chevaux métropolitains ayant très fortement échoué, l'utilisation du cheval local fut privilégiée ; c'était la race « berbère » ou « barbe ». Ses origines remontent à la nuit des temps. Les romains l'ont utilisé. En outre, les troupes de cavaliers des tribus indigènes utilisaient cet animal frugal et solide comme le roc sur lequel ils galopaient sans jamais accuser aucune boiterie...

En 1852, un projet proposé le 16 août 1844, est réalisé sur un terrain de 4 ha, qui deviendra le « haras » de Blida, sous gestion militaire, et beaucoup plus tard (1946) sous gestion civile du Gouvernement Général de l'Algérie, services de l'agriculture. Il s'agit de La Remonte.

Blida n'était pas la seule cité à recevoir ce type d'établissement, puisque Constantine disposait également d'un Dépôt de Remonte ; Tiaret en Oranie grâce à ses riches terres de



Entrée de la Remonte de Blida

prairie, recevait une jumenterie de Pur-Sang Arabes que nous enviaient bien des pays européens.

Située en bordure Nord de la ville ancienne de Blida, cette structure abritait hommes et étalons de races diverses destinés dans un premier temps à la production de chevaux de guerre qui remontaient les régiments de cavalerie très demandeurs, et les régiments d'artillerie qui avaient besoin de chevaux de bât (porteurs) ou de trait (tracteurs).

Mais le modernisme avançant inexorablement, la mécanisation des armées fit reculer l'utilisation des équidés, hormis dans les régiments demeurants spécifiquement « cavaliers », et donc demandeurs de chevaux de selle qu'il fallait toujours produire, toutefois en quantité moindre.

Les éleveurs, tant arabes qu'européens, possesseurs de juments, étaient sollicités pour offrir celles-ci aux services des étalons qui étaient mis gratuitement à leur disposition afin de produire les poulains qui deviendraient des chevaux aux utilités diverses. Plus tard des commissions hautement spécialisées en choisiraient quelques exemplaires pour les besoins du moment.

Les blidéens se souviennent tous des promenades quotidiennes des étalons montés par les chefs de station et des palefreniers qui traversaient la ville en colonne ordonnée, mais bruyante, à cause du choc des pieds ferrés des chevaux sur le goudron de la route.

Chaque année au printemps de chez nous, fin février, on pouvait entendre l'éveil des étalons qui commençaient à piaffer d'impatience dans leur stalle ou box. Ils sentaient l'appel au

renouveau de la vie et les chaleurs de quelques femelles environnantes.

C'était la période où hommes et chevaux devaient quitter Blida pour rejoindre des zones d'affectation où se trouvaient concentrés des élevages équin.

Dans la partie de la plaine du Tell, quelques « stations » éparpillées recevaient des étalons de trait bretons, seuls chevaux de trait aptes à résister à nos climats, et des chevaux de Pur-Sang Arabe, arabes-barbes, ou barbes, selon les demandes des éleveurs locaux.

Ces périodes dites de reproduction étant saisonnières chez le cheval, le séjour s'étendait



Etienne Albouy sur Oak

de fin février à juillet, moment de retour à La Remonte.

D'autres « stations » étaient implantées plus au Sud jusque dans les zones sahariennes à Laghouat, où les tribus bédouines étaient très demandeuses, et surtout où il était important

d'assainir un élevage mené de façon ancestrale, mais pas forcément rationnelle. Les résultats en étaient désastreux, avec des animaux chétifs issus de croisement entre sujets déjà tarés, trop jeunes, et sous-alimentés.

Les familles, dont beaucoup d'entre elles résidaient à La Remonte, où en extérieur, suivaient le Chef de Station qui s'expatriait saisonnièrement chaque année, avec ces étalons, et un palefrenier arabe.

Ces périodes de « départs » faisaient vibrer la ville qui bruissait de ce charivari bien organisé. Au petit matin, alors qu'il faisait encore nuit, le claquement des sabots des étalons sur le goudron des rues qui menaient à la gare, réveillait les blidéens.

Les chevaux embarquaient dans les wagons spécialement aménagés pour leur transport lointain. A savoir, un étalon de chaque côté avec un râtelier de foin, de la paille jusqu'au ventre, au milieu, un lit de camp pour le palefrenier qui ne les quitterait jamais jusqu'à destination, équipé de seaux en toile pour les abreuver aux arrêts.

L'embarquement était le moment que je préférais, les étalons bondissaient puissamment au bout de la longe qui les reliait à l'homme qui les conduisait. Le bruit de l'impact sur le panneau pentu sur lequel ils retombaient raisonnait au plus profond de la nuit et me faisait vibrer intérieurement. Puis tout en hennissant de la joie de rejoindre les futures « fiancées », ils se mettaient en place au commandement du palefrenier qui les attachait au panneau du wagon, à leur place, naseaux fumants.



Station de Messâad 1954

Le train restait évidemment réservé aux trajets lointains. Le camion « Berliet » était utilisé pour les plus courtes distances, mais aussi pour les livraisons de fourrages et autres grains (avoine/orge) dans toutes les stations durant leurs longs séjours.

La Station était une unité déplacée géographiquement dans les zones où existaient de fortes concentrations d'élevage, et où étaient réclamés les étalons fournis par le Gouvernement Général.

Hommes et chevaux y étaient affectés par le directeur de La Remonte, seul décideur.

Durant cette période, favorable à la reproduction des chevaux, qui s'étalait globalement sur tout le printemps, les juments mettaient bas (poulinage) en cette saison quand poussait l'herbe. Leurs chaleurs réapparaissaient dans les huit jours suivant les naissances, et étaient exploitées pour engager une autre gestation.

Mon père était affecté pour mon plus grand bonheur à Messâad, entre Laghouat et Djelfa au cœur des Ouled-Nails, lieu d'arrivée ou de départ des caravanes de méhari menées par les bédouins.

Les chevaux de « trait bretons » étaient choisis pour leur résistance au climat de l'Algérie, ce qui convenait aux éleveurs les destinaient aux travaux agricoles.

Les baudets (ânes) de race catalane/espagnole pour la plupart, et pour leur bonne adaptation à nos climats, servaient surtout à la production de « mules et mulets », très prisés entre autres, lors des « événements » que l'on a vécus, par les régiments de montagne qui en faisaient des porteurs increvables, aux pieds sûrs, de charges lourdes sur des sentiers étroits dans les djebels.

Les barbes, qui couvraient un grand nombre de juments locales, surtout dans les territoires du Sud, leur apportaient résistance, frugalité, et solidité propre à cette race, que le monde a découvert plus tard avec les courses d'endurance. Les régiments de spahis en étaient friands, et très utilisateurs.

L'Arabe-barbe, comme son nom l'indique est issu du croisement entre le précédent et des juments de Pur-Sang Arabe, alliant ainsi robustesse, grâce et agilité de l'arabe. Ceux-ci étaient souvent affectés au service des officiers qui exigeaient un peu plus de prestance de leurs montures. Ils étaient améliorateurs des jumenteries locales.

Les Pur-Sang Arabes, couvraient les juments barbes afin d'en obtenir les produits mentionnés plus haut. Issus à l'époque, et pour beaucoup, de Syrie, berceau historique des meilleures lignées de cette race.

Enfin, quelques rares anglo-arabes étaient destinés aux éleveurs plus portés sur les courses d'hippodrome.

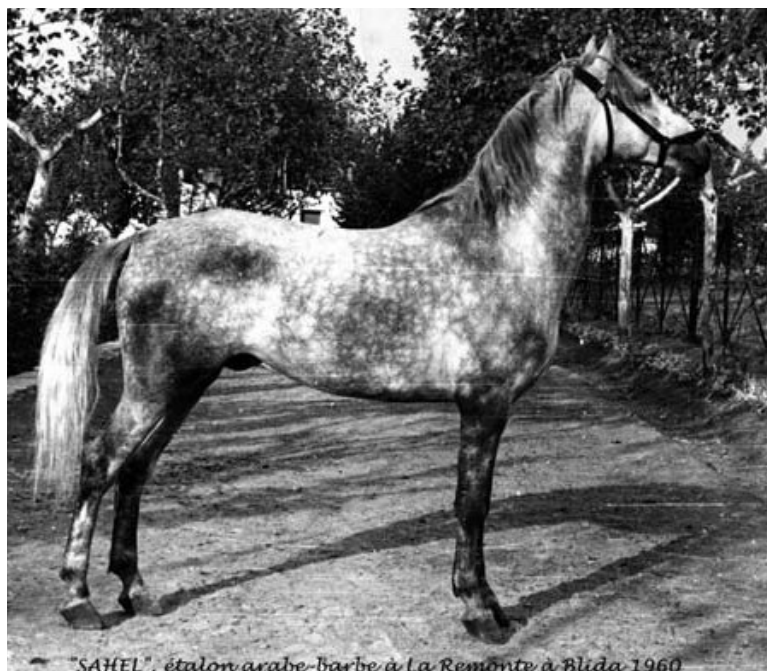
Sachons pour clôturer ce récit où tout n'est pas conté, que le Dépôt d'étalons de La Remonte de Blida, détenait également le seul centre d'insémination artificielle bovine d'Afrique du Nord. Quatre taureaux de races diverses dont l'un d'entre eux, « DUC », de race charolaise qui devait friser allégrement la tonne, m'impressionnait beaucoup avec mes yeux d'enfant qui n'en voyait pas beaucoup dans les vastes orangeries blidéennes environnantes.

Pour nous, la « belle histoire » s'achevait le 6 août 1962... une autre allait commencer.

A mon père qui m'a transmis le virus de ces animaux grâce auxquels j'ai fait carrière dans les Haras Nationaux.

Guy-Noël Albouy

*A voir sur le site de Jean Salvano :
<https://blidanostalgie.fr/remonte/remonte.html>*



Sahel, étalon Arabe-Barde